

Les romans de filles sont-ils des livres comme les autres?

Pascale Navarro

Volume 2, Number 4, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Navarro, P. (2006). Les romans de filles sont-ils des livres comme les autres?
Entre les lignes, 2(4), 8–8.

Les romans de filles sont-ils des livres comme les autres ?



Les femmes qui lisent sont dangereuses. Ce titre n'est-il pas dépassé? C'est ce que je me demandais, lorsque je tombai sur ce livre que publiait Flammarion au printemps dernier. Quelle mouche a bien pu piquer l'éditeur? Le titre m'a paru très vieille France : les études féministes des vingt dernières années n'ont-elles pas disqualifié ces préjugés? Puis, lorsque j'ai aperçu que sur la belle couverture figurait le nom de Laure Adler (auteure — entre autres — des biographies de Marguerite Duras et de Hannah Arendt, plus récemment), je l'ai, bien sûr, ouvert. À travers l'iconographie de la peinture et de la photo, du Moyen Âge aux années 50, la journaliste-historienne et l'auteur et philosophe allemand Stefan Bollman explorent les liens des femmes avec la lecture et la littérature.

L'histoire qu'ils racontent a résonné bien particulièrement en moi, lorsque j'ai lu un article paru dans *Le Monde* à l'occasion du Salon du livre de Paris, dans lequel on se demandait si la littérature québécoise était exportable — certains d'entre vous ont peut-être souvenir de ce débat. L'auteur de l'article, l'écrivain et critique David Homel remarquait que ce sont les femmes qui lisent au Québec. Pourquoi signale-t-il cette particularité? En fait, il en tire argument pour dire que la littérature d'ici est locale et sans grande ambition. Et illustre son exemple en spécifiant que les lectrices se rendent en librairie pour acheter « des histoires de lectrices ». Curieuse remarque, avouons-le.

Mais Homel n'est pas le premier observateur à juger moins prestigieux le fait que la littérature soit beaucoup écrite et lue par des femmes. À travers l'ouvrage de

Laure Adler, et je l'ai aussi vérifié au cours de mes études littéraires, la lecture faite par les femmes a toujours été suspecte : par exemple, jusqu'au 18^e siècle, on disait que le roman était un genre populaire et peu important, parce que c'étaient les femmes qui le lisaient. Aux hommes, on réservait les genres à l'honneur alors, soit le théâtre et la poésie.

La littérature est un lieu intéressant pour observer à quel point les idées reçues sur les hommes et les femmes ont la couenne dure. Récemment, l'un de mes amis à qui je voulais prêter le très beau roman de Madeleine Gagnon, *Je m'appelle Bosnia* (VLB), me demandait en jetant un œil sur la couverture : « C'est-tu un roman de filles »? Je suis restée sans voix. De filles? Peut-être, il y a bien un personnage féminin et même plusieurs, mais ce n'est pas tout, l'auteure parle aussi des hommes, de la guerre, du présent, de l'exil, de politique et d'intimité à la fois. Quelle question étrange! Cela veut-il dire que si je réponds « oui », il ne le lira pas? Un roman de filles n'est donc plus un roman?

Je dois être bien patiente parce que j'ai su ne pas me fâcher avec cet ami, et lui présenter le roman de Gagnon avec assez de psychologie pour qu'il ait envie de le lire. Mais si tous les hommes posent cette question chaque fois qu'ils voient une signature féminine sur un livre, alors je remercie les femmes de lire les romans de femmes... Et je comprends celles qui pendant 500 ans ont signé leurs œuvres de pseudonymes masculins.

Il y a des fois où je dois me pincer pour être bien certaine de vivre en 2006!